

# Emile Verhaeren à Ostende

par Pierre MAES.

Avec le retour de l'été, je pense parfois à Emile Verhaeren et à son appréhension de souffrir de la fièvre des foins à laquelle il était sujet à la belle saison. Pour essayer d'échapper à ses effets, il quittait sa résidence de Saint-Cloud pour aller passer quelques semaines au bord de la mer, de préférence la mer du Nord. Plusieurs fois, il séjourna à Ostende où il passa de longues journées avec James Ensor. Il l'encouragea beaucoup à l'époque de ses débuts et lui consacra un de ses meilleurs livres (ce livre fut la providence des biographes du maître ostendais qui en ont extrait la « substantifique moëlle »).

Au début du siècle, pendant l'été de 1906, j'eus le plaisir d'entendre Emile Verhaeren à la tribune d'Ostende Centre d'Art (créée au Kursaal d'Ostende par Edmond Picard). Notre grand poète national lut avec un bel enthousiasme d'importants extraits de son livre « La Multiple Splendeur », qui devait paraître cette année-là. Avec quelle flamme, quelle fougue il déclamaient ces vers de son poème « La Joie » :

*Soyez remerciés, mes yeux,  
D'être restés si clairs, sous mon front déjà vieux,  
Pour voir au loin bouger et vibrer la lumière;  
Et vous, mes mains, de tressailler dans le soleil;  
Et vous, mes doigts, de vous dorer aux fruits vermeils  
Pendus au long du mur, près des roses trémières*

Sur la tribune, dans le vaste vaisseau du Kursaal, il se redressait de toute sa hauteur, la main levée, les yeux clignotant derrière les verres de son lorgnon, sa longue moustache emmêlée, tandis que, de temps en temps, il secouait la tête pour rejeter une mèche rebelle de cheveux gris qui lui retombait sans cesse sur le nez.

Après sa lecture, il voulut bien faire un bout de promenade avec moi sur la digue en bavardant à bâtons rompus de questions littéraires, de souvenirs de ses débuts dans les lettres avec son ami d'enfance Georges Rodenbach (je préparais déjà la biographie que je lui consacrai plus tard). Comme j'insistais pour en savoir plus long sur Rodenbach, il me demanda de lui rendre visite quelques jours plus tard (nous fixâmes le jour et l'heure) à la villa du Ponant à Mariakerke, où il avait loué un appartement pour un mois. Je ne manquai pas au rendez-vous. Mais avant de pour suivre ma relation, il faut que je dise comment j'avais rencontré le poète pour la première fois. C'était quelques semaines auparavant à Gand, au Salon triennal des Beaux-Arts, à la suite d'un échange de lettres avant son séjour à la mer. Je le revécis encore arrêté devant le grand tableau de Théo Van Rysselberghe : « La Lecture », qui le représente lisant de ses vers à ses amis André Gide, Maurice Maeterlinck, Félix Fénéon, Henri Ghéon, Francis Viéty-Griffin et le peintre Henri Cros. Ce tableau a été alors, je crois, présenté au public pour la première fois, et est actuellement la propriété du musée des Beaux-Arts de la ville de Gand.

Il y avait là une curieuse coïncidence. J'assistai à un choc tout à fait imprévu pour moi : un tableau littéraire et un poète-modèle s'affrontant... Dès que j'abordai le maître chevronné, moi, timide et modeste débutant, sa bonté riante, lue dans ses yeux profonds et clairs, me mit à l'aise, délivra les mots arrêtés sur mes lèvres. Le brave homme, par-dessus son lorgnon, me considérait en souriant et, d'un geste machinal de la main droite, caressait sa moustache longue et effilée. Ce fut alors une heure de conversation délicieuse, dont j'ai conservé une impression d'exaltation et de réconfort que je n'ai jamais ressentie dans la suite avec d'autres écrivains. J'étais si jeune et nous vivions dans un monde si paisible. Comme un grand bon enfant qu'il était, Verhaeren me parla de toutes sortes de choses, de Paris, des artistes français, me raconta des anecdotes sur sa jeunesse, sur sa vie d'écolier au Collège Sainte-Barbe à Gand qu'il avait partagée avec Georges Rodenbach. Notre entretien ne s'en tint pas là, nous visitâmes ensemble l'exposition et Verhaeren me donna ce régal précieux : la revue des tableaux d'un salon triennal par un maître de la critique artistique. En me quittant, il me promit de rassembler des souvenirs sur Rodenbach et de me les montrer quelque jour à Ostende, où il allait bientôt se rendre.

Comme on le voit, cette première rencontre, à Gand, suivie d'une seconde à Ostende, ne furent que des hors-d'œuvre, avant la troisième, substantielle, qui eut lieu à la villa du Ponant. J'eus une surprise en montant l'escalier de l'appartement occupé par le poète : j'y rencontrai une dame à cheveux noirs aile de corbeau, nu-tête, engoncée dans un kimono de soie noire décorée de grandes fleurs rouges. C'était Madame Emile Verhaeren qui m'ouvrit la porte de son logis où son mari m'attendait. Après les présentations d'usage, car jusqu'alors je n'avais jamais rencontré la femme du poète, la conversation prit un tour très vif sur

Ostende, son climat revigorant en été, la brise de mer dont les effluves iodées entraînent à flot par les fenêtres ouvertes et leurs bons effets sur la santé du poète, encore un peu enchifrené ce jour-là. Bientôt il me montra sur sa table de travail, au milieu de manuscrits de poèmes commencés, un petit paquet de lettres à l'encre pâlie. Il me les remit en disant que c'étaient des lettres que Georges Rodenbach lui avait envoyées pendant son séjour à Paris en 1878-1879 et m'autorisa à les emporter pour les recopier et en faire bon usage pour ma prochaine biographie de son ami.

Dans la conversation qui suivit, un mot en amenant un autre, je rappelai au poète sa collaboration et celle de son ami au journal balnéaire qu'ils avaient publié ensemble, en 1882-1883, à Ostende et à Blankenberghe, sous le titre « La Plage ». Comme je lui rappelais, avec force précisions bibliographiques ses premiers articles, des vers qu'il n'avait pas recueillis en volume, il me répondit avec un bon sourire en rejetant d'un geste vif la mèche de cheveux qui à tout bout de champ obscurcissait sa vue quand il parlait :

— Vous me rappelez toutes sortes de choses que j'avais oubliées depuis si longtemps. Voyez-vous, j'ai écrit dans tant de revues que je ne sais vraiment plus quelles pages — vers et prose — j'ai publiées dans mon existence. Je ne me souviens des circonstances où je les ai écrites qu'au moment où l'on m'en parle.

Aussi lorsque je lui montrai ce petit sonnet de lui que j'avais recopié dans le numéro de la « Plage » du 19 août 1882 :

#### REPAS GALANT.

*Dégustons bien l'amour pendant que nous y sommes.  
Mangeons bien lentement dans notre petit coin,  
Sans gloutonner, sans nous presser, mais en ayant soin  
De sucrer les melons et de peler les pommes.  
D'instinct, je suis gourmand — ils sont gourmands les hommes —  
Mais depuis que je veux te plaire, ai-je besoin  
De dire, que je vis en vrai gourmet, témoin  
Le peu de gros rôti qu'avec moi tu consommes.  
Je savoure à présent le goût et l'avant-goût,  
Loin de vider mon verre amoureux d'un seul coup,  
Au risque de mourir un soir de gourmandise,  
Je sirote avec toi, le muscat qu'on me sert,  
Et ce repas d'amour n'est plus qu'un long dessert,  
Où nous n'avons de dents que pour la friandise.*

Après l'avoir lu, il me dit aussitôt que c'était un extrait d'une plaquette de vers qu'il n'avait jamais publiée et qui devait porter le titre de « Mignardises d'Amour », une suite de trente sonnets. Leur ton un peu gaulois avait choqué certains de ses amis qui avaient insisté pour qu'il ne persistât pas dans ce genre de poésie. Il devait être un poète de plein air et non pas d'alcôve. Il souligna ce trait d'un gros rire si franc, si jeune, que je ne pus m'empêcher de rire à l'unisson. Aussi c'est en riant que nous nous séparâmes ce jour-là. Quelques jours plus tard, je rapportai au poète les autographes des lettres de Rodenbach qu'il m'avait si obligeamment prêtés pour documenter mon travail. Dans la suite, nous nous rencontrâmes à plusieurs reprises à Ostende, à Bruxelles et même une fois à Paris, à l'époque où il fit représenter sa tragédie « Hélène de Sparte » en 1912. Entretemps, nous échangeâmes quelques lettres dont la plus importante a trait à la division de son œuvre telle qu'il la voyait lui-même. En voici le texte révélateur :

*Mon cher Monsieur Maes. Oui, ce que vous dites est juste. Je porte depuis longtemps en moi tout ce que j'écris et écrirai encore. Il me semble que je suis un peu comme une montagne qui cache en elle différentes sources de fleuves. Et c'est tantôt l'un, tantôt l'autre de ces fleuves que je sens couler et dont je suis sans le savoir presque le cours.*

« *Flamandes* » et « *Toute la Flandre* » et « *Philippe II* » sortent d'une même source et peut-être les « *Villages Illusoires* ».

« *Soirs* », « *Débâcles* » et « *Flambeaux noirs* » en sont une autre.

« *Les Moines* » et « *Le Cloître* », une quatrième.

« *Visages (de la Vie)* », « *Forces (tumultueuses)* » et « *Multiple Splendeur* » une quatrième.

« *Les Campagnes (hallucinées)* », les « *Villes (tentaculaires)* » et les « *Aubes* », une cinquième.

« *Les Heures claires* » et « *d'Après-midi* », une sixième.

*Et voilà! D'où la variété et pourtant au fond de tout cela dans l'intimité du roc, l'unité.*

*Bien à vous.*

*Emile Verhaeren.*